

15.01.2019

Youla Chapoval, météore de l'École de Paris, chez Jeanne Bucher Jaeger



Vue de l'exposition « Youla Chapoval » à la galerie Jeanne Bucher Jaeger. À gauche, « La Polaire », 1950 © Guy Boyer

Poursuivant les dialogues historiquement initiés par la galerie, Emmanuel Jaeger appelle avec bonheur notre attention sur le travail de Youla Chapoval que son père, Jean-François Jaeger, montra pour la première fois en 1947. Une rétrospective à découvrir jusqu'au 2 mars à l'Espace Saint-Germain de la galerie.

Figure énigmatique qui traça un fulgurant sillage dans l'histoire de l'art, le jeune et séduisant Youla Chapoval compte parmi les artistes qui animèrent, de 1942 à 1951, la seconde École de Paris. Neuf trop courtes années, sept cent treize peintures répertoriées au catalogue raisonné. Reste à établir celui des innombrables et très fortes œuvres sur papier... Issu d'une famille ukrainienne juive aisée, que les événements politiques russes



Youla Chapoval, Sans titre, (Le Village), 1942, huile sur carton, 35,5 x 27 cm

contraignent à l'exil, à Paris en 1924, alors il n'a que cinq ans, Youla Chapoval se distingue par une intelligence brillante qui lui assure les succès d'une enfance heureuse, puis d'une adolescence curieuse, ouverte aux richesses d'un monde en mutation que son milieu familial a toutes facilités de lui faire découvrir. Il s'intéresse aux sciences, au point de mener des études de médecine, tout aussi bien qu'aux disciplines artistiques, au point de rencontrer Picasso, Cocteau ou le sulfureux Maurice Sachs dès 1938, Max Jacob en 1940. Ainsi, sous influence, il balance entre littérature et peinture en cette période décisive : il sait, alors qu'il a à peine plus de vingt ans, qu'il ne sera pas médecin. Il fréquente les milieux artistiques et mondains, où, n'en doutons pas, son élégance naturelle et sa beauté lumineuse lui facilitent un accueil plutôt favorable. À la Grande Chaumière où il travaille régulièrement, il rencontre Jean Degottex et Apel Fenosa qui l'encouragent tous deux au dessin et à la peinture. En partant pour Marseille, Chapoval, qui fuit en zone libre après la rafle du Vel d'Hiv de 1942, y parfait sa formation à l'École des Beaux-Arts et affirme ainsi définitivement son choix de carrière. Si brève fut-elle, elle fut couronnée de récompenses – le prix de la Jeune Peinture en 1947 ou le prix Kandinsky en 1949 –, jalonnée de succès d'estime, confortée de l'amitié, tant de ses pairs comme Picasso, Staël, ou Hartung, que des professionnels tels Roger van Gindertael ou Jacques Lassaigne. Exposé par les prestigieuses galeries comme Henri Benezit, Jeanne Bucher, Adrien Maeght ou Denise René, il entre dans les plus importantes collections de l'époque, celles de Roger Dutilleul, Vincent Auriol, Pierre Bérès, Georges Pompidou... Achats et commande d'état accompagnent honorablement ce parcours dont la soudaine interruption reste un mystère d'autant plus obscur. À l'âge de 32 ans, Chapoval s'éteint brusquement dans la nuit du 16 au 17 décembre 1951. S'est-il suicidé ? Serait-il mort d'épuisement comme suggéré à l'époque ?

Après les trois expositions que la galerie Jeanne Bucher a consacrées à Youla Chapoval en 1947, 1949 et 1950, elle suscite aujourd'hui la redécouverte de cet artiste déjà officiellement célébré depuis – en 1964 au musée d'Art moderne de la Ville de Paris et en 1991, au musée d'Art moderne de Villeneuve-d'Ascq. Sans détour, le choix de la première œuvre du catalogue raisonné affirme la volonté rétrospective du projet. Ce *Village*, daté de 1942, relève d'une inspiration figurative, selon le parcours classique et traditionnel de tout nouvel amateur, certes, mais témoigne surtout de la maîtrise qui a pu l'encourager à ne pas brider sa vocation. Les Fauves ne sont pas loin : luminosité des couleurs, construction de

perspectives, profondeur du champ. Peu à peu, le réalisme de ses portraits, natures mortes ou paysages, de palette harmonieuse et chaude, s'éclipse au profit d'une construction cubisante, représentée par quelques somptueuses natures mortes où la rigueur des lignes dessine une tendre géométrie autour de mauves sombres, de gris nuagés, de bleus, de verts assourdis ou encore de sable doux, qui transfigurent et poétisent la réalité quotidienne et simple du pichet ou du moulin à café. En 1948, cette représentation figurée disparaît à son tour pour laisser aux différents plans



Youla Chapoval, Pâques, 1951, huile sur toile, 73 x 100 cm © Guy Boyer

la liberté de s'entrecroiser, aux masses celle de se superposer dans une pure recherche d'équilibre et d'harmonie. La couleur vibre et frémit, s'éclaircit, le mouvement s'impose. Alors, il s'affranchit de toute réalité. L'écriture se fait plus dynamique, les couleurs plus intenses et plus vives. L'influence de Kandinsky, évidente, contribue à sa nouvelle recherche rythmique, telle une partition où les blancs, les jaunes scandent comme un hymne à la vie. Cette période semble en effet parler de joie de vivre, de force et d'espoir. Formes et couleurs jaillissent et dansent en une chorégraphie très personnelle dont, par ailleurs, les encres présentées témoignent également de la grande virtuosité. *La Polaire*, un des plus grands formats de l'exposition, diffuse une énergie lumineuse sans pareil et nous offre le répertoire abouti de cette période, avant que l'artiste n'explore, en 1951 une ultime manière. Hanté par l'essence même de la peinture, Chapoval, tel le mystique ébloui, sans plus de lignes graphiques, procède maintenant par touches souvent plus épaisses posées en gestes fulgurants. Les rouges rapides flamboient toujours, mais les noirs qui explosent et cognent inquiètent. La matière dense est profonde, le lyrisme n'est plus joyeux, il devient sombre, tourmenté. Et brusquement. Brusquement s'arrête la trop jeune carrière d'un incontestable talent.

Durant ces quelque neuf années de création, en sa quête perpétuelle et rarement satisfaite, Chapoval, a pu osciller entre plusieurs manières. En chacune d'elle sourd une authentique personnalité, celle qui lui a valu la reconnaissance dont l'aura s'est dissipée depuis. L'initiative de la galerie Jeanne Bucher Jaeger remet en scène l'œuvre qu'elle peut s'enorgueillir d'avoir historiquement défendue et qui aujourd'hui nous enchante à nouveau.

En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez l'utilisation de Cookies ou autres traceurs pour améliorer et personnaliser votre navigation sur le site, réaliser des statistiques et mesures d'audiences, vous proposer des produits et services ciblés et adaptés à vos centres d'intérêt et vous offrir des fonctionnalités relatives aux réseaux et médias sociaux. [Pour en savoir plus.](#)

